

## BIBLIOGRAPHIE

Edw. Westermarck. — **The Maorish Conception of Holiness (Baraka) and Ceremonies and Beliefs connected with Agriculture, certain dates of the solar year, and the weather in Morocco.** (Helsingfors, Akademiska Bokhandeln.

Dans un ouvrage récemment publié à Helsingfors, *Jji conwptim marocaine dt la samttU {baraka}*, l'éminent sociologue finlandais, le professeur Westermarck, apporte des documents très précieux sur cette question d'un intérêt vital pour ceux qui se sont occupés de la religion populaire et de la superstition chez les peuples de l'Afrique du Nord.

L'auteur nous explique comment cette puissance mystérieuse est passée de Dieu à son Prophète, du Prophète — car elle *h'biritt* — à ses descendants directs, et de ceux-ci à d'autres, soit qu'elle leur ait été transmise par son possesseur, soit qu'ils la lui aient volée ; c'est qu'en effet, elle peut être ravie au saint contre sa volonté.

La baraka n'est pas la propriété exclusive d'êtres humains ; des animaux, des végétaux, une foule même de choses inanimées la possèdent également. Le caractère sacré qui s'attache à certains arbres, sources ou pierres, semble résulter d'une combinaison de cette croyance avec des vestiges de topolâtrie.

Quelques saints détiennent une si grande baraka qu'ils sont de véritables thaumaturges, mais la plupart ont un pouvoir moins prodigieux. Très souvent, on est arrivé à faire de la baraka du chérif ou du marabout une spécialité. Les uns guérissent telle ou telle maladie : à Tanger, Sidi Muhamraed-i-Haddj guérit la fièvre, chez les Ulad Rafâ, Lalla Fâtna Ummu les maladies d'estomac des jeunes enfants. D'autres savent adoucir l'humeur de maris tyranniques ou procurer aux jeunes filles un mari selon leurs désirs, comme Sidi Mbârîk ben 'Abftbu, à Fei, etc..

L'effet désiré peut être obtenu par simple contact avec le saint ou la chose sainte, mais le pèlerinage au sanctuaire, l'offrande et surtout le sacrifice sont tenus pour plus efficaces. Cependant

## BIBLIOGRAPHIE

si l'on craint de ne pas voir ses vœux se réaliser, il est un moyen de persuasion moins humble qui « fait froncer le sourcil et secouer la tête aux saints dans leur tombe », nous voulons parler du *'âr*.

L'auteur élucide magistralement la nature de cet acte qui implique une malédiction au cas où celui qu'on implore se refuserait à exaucer la prière, quelque peu impérieuse, qui lui est adressée. Ce moyen a d'autant plus d'efficacité qu'on établit un contact matériel entre le saint et le suppliant par l'intermédiaire d'un objet en relation avec le corps de celui-ci; mais le meilleur conducteur de la baraka est le sang; c'est donc le plus souvent au sacrifice qu'on aura recours, sacrifice différent de celui qu'on appelle *siara*, puisque la victime ne peut être mangée que dans certaines conditions, mais qui peut en procéder, car dans les deux sacrifices ce sont des animaux de même sorte qui sont offerts.

La baraka est extrêmement sensible aux influences extérieures. La présence d'un infidèle, d'une femme, surtout en état d'impureté, l'amointrit ou l'annihile; clic peut même réagir de façon néfaste sur la personne qui l'a altérée et, de bienfaisante, devenir terrible.

Les influences impures ne sont pas les seules à l'impressionner et l'on cite des cas où le choc de deux baraka est nuisible. Ainsi deux électricités de même nature se repoussent.

Cette force sacrée devient aussi redoutable lorsqu'elle est trop grande: certaine nourriture est si sainte qu'il n'en faut pas manger, ou très peu, sous peine de voir éclater son estomac.

Une croyance très curieuse de baraka excessive, qu'on nomme *qa%qû{a*, se rencontre dans différentes tribus berbères. Chez les Ait Warain, à Demnat, et c. on croit que les imûmncn (jnun) trop bienveillants font croître le tas de grain sur l'aire et qu'un malheur frappera la famille du fermier ou que ceux qui mangeront de ce grain périront, si un sacrifice n'est pas offert. Le même phénomène peut se produire pour le beurre et pour l'huile, et pour détourner la malédiction latente un sacrifice s'impose.

Ces exemples et beaucoup d'autres qu'il serait trop long de citer ici, viennent confirmer les théories de Doutté sur le *sacre*: « le sacré, c'est du magique au service de la religion, tantôt bon, tantôt dangereux, toujours redoutable ». C'est bien ainsi que

nous apparait la baraka qui a une importance fondamentale dans la religion populaire et la magie nord-africaine. « Il n'y a qu'une autre idée qui puisse contrebalancer son influence, c'est l'idée du bas (le mal'.) »

C'est entre ces deux pôles de la croyance populaire, entre la puissance salutaire qu'il faut se concilier et l'influence mauvaise qu'il importe d'écartier, que l'on trouve le mobile de la plupart des rites et cérémonies qui forment le fond de la vie indigène au Maroc dans tous les domaines. La vie agricole en offre un riche tableau et les pratiques de cet ordre ont été étudiées par le même auteur dans une monographie intitulée : *« Cérémonies et croyances relatives à l'agriculture, à certaines dates de l'année solaire, et au temps, au Maroc. »*

Les cérémonies agricoles se rapportent presque toutes à la culture du blé et de l'orge. Labours, semailles, moissons s'accomplissent selon un rituel déterminé qui varie peu, à quelques détails près, dans les diverses tribus. En général on cherche à protéger contre les mauvaises influences le grain, les animaux et les instruments qu'on emploie, et à attirer sur le travail et les céréales les bénédictions du ciel, par un repas composé de mets à base de grain, par la récitation de la fatiha et de certaines phrases consacrées par lesquelles on demande à Dieu de mettre Satan en fuite.

C'est sur l'aire que le grain est le plus exposé au mauvais œil et où il a la curieuse propriété de pouvoir augmenter de poids et de volume ; de ces croyances découlent une foule de pratiques pour le mettre à l'abri du mal, accroître sa baraka, et l'idée d'un sacrifice pour apaiser les puissances malfaisantes au cas où cette baraka deviendrait excessive.

Le grain étant un produit d'une vertu telle, tout naturellement ses dérivés, comme la farine, la levure, le pain, participent de sa sainteté et sont employés en magie pour obtenir des effets heureux, tandis que son résidu, le son, a un pouvoir magique néfaste.

La culture des autres céréales ne donne lieu qu'à peu de cérémonies de bien moindre importance où l'on retrouve certains traits communs avec celles relatives à la culture du blé et de l'orge.

1. *« Les cérémonies et croyances relatives à l'agriculture, à certaines dates de l'année solaire, et au temps, au Maroc. »*, *Travaux de l'Institut de l'Université de Casablanca (Bibliothèque)*, p. 111.

Beaucoup de pratiques agricoles sont réglées par certaines dates de l'année solaire. Le premier jour de cette année (en arabe, 'am jld, en berbère, yennaTr, nnaTr, etc..) le labour est tenu pour néfaste, et les hommes au lieu d'aller aux champs vont chasser ou jouer à la balle. Ce jour-là, on prépare et on échange, de maison à maison et de tente à tente, une nourriture spéciale faite de grain bouilli dans l'eau, assaisonné de diverses manières. Il serait mauvais de faire du couscous à cette occasion, mais l'on doit manger beaucoup pour que l'année soit bonne et les récoltes abondantes. C'est aussi un jour où l'on se purifie (application de henné, etc..) et où l'on chasse les mauvaises influences ; c'est dans ce but qu'une mascarade a lieu dans quelques tribus: elle représente le plus souvent des bêtes de somme conduites par des Juifs et les aumônes qu'on offre à ceux qui la composent semblent bien avoir aussi pour objet la purification.

Il faut également s'abstenir de tout travail dans les champs au début de certaines périodes critiques, telles que l'hayyan ou el-hsûm (25 février au 4 mars), époque de vent, neige et pluie salée qui marque la fin de l'hiver et à laquelle, d'après une croyance marocaine et algérienne, le monde périra ; lanafah ou ntah (23 mars au 4 avril) et les premiers jours d'août qui sont compris dans les quarante jours de smnim (12 juillet au 20 août), de peur qu'un malheur arrive ou que les récoltes perdent leur baraka.

Au contraire, pendant Je nîsan (27 avril au 3 mai), il tombe une pluie bénie qui profite aux gens, aux animaux et aux récoltes, et tout ce qui naît, mûrit ou est préparé en octobre est doué d'une si grande baraka que si l'on réunit dans un plat la chair d'un agneau né à cette époque avec des produits de ce mois, le plat se brisera. De toutes les fêtes saisonnières, la 'ansara est la plus importante. L'auteur l'avait déjà étudiée dans son mémoire *Midsummer customs in Morocco* (Folklore, XVI, 190\$, p. 28-47). Mais il y a ajouté d'autres faits recueillis au cours de récents voyages et de nouvelles hypothèses que ces faits lui ont suggérées.

Les cérémonies les plus répandues sont, comme en Algérie, les feux et les bains et aspersions. M. Westermarck incline à croire

1. Ed. Doutré, *MngU H Rligiù*, p. 66-68 ; id., *MorrMecb*, p. 77-78. Dcstaioy, *FéUs H coutumes saïtounlim ck\* let BemSmms*, dans *frtiu africain\**, vol. I. (190\*1).

que ce sont des coutumes berbères, communes aux peuples méditerranéens, car elles n'existent presque pas dans les tribus arabes du Maroc qui n'ont pas eu un contact intime avec des tribus berbères, qu'elles tendent à disparaître chez les plus islamisées parmi celles-ci et que l'orthodoxie les condamne.

Il combat l'hypothèse de Mannhardt et Fraxer qui pensent que ces feux sont des rites solaires. En effet au Maroc spécialement on attribue une grande vertu à la fumée plutôt qu'à la flamme, et il est peu vraisemblable que les Marocains demandent du soleil en plein été. Il est d'avis que ce sont, comme les rites de l'eau qui ont lieu à cette occasion, des rites purificateurs. L'abondance des récoltes dépend en grande partie de la pluie ; aussi n'est-il pas surprenant qu'au Mjghreb où la sécheresse se prolonge pendant de longs mois on ait inventé tant de moyens de l'obtenir du ciel.

À côté des cérémonies orthodoxes, prière de l'istisqa, sacrifices, etc... il en est beaucoup qui touchent à la magie et nous trouvons un grand nombre d'entre elles relatées dans cet ouvrage. La plupart sont basées sur la magie sympathique, et le rite le plus en honneur est celui de la cuiller à pot, nommée par les Berbères Tsgûnja (dagûnja, cuiller de bords), que l'on habille et que l'on porte, tout en prononçant des incantations, soit dans le village, soit à un marabout, soit à une rivière ou une source où elle est noyée. Bien que le nom donné à cette effigie dans les tribus de langue arabe soit nettement le nom berbère, il serait peut-être osé d'attribuer cette origine à cette coutume, car on la retrouve chez différents peuples et, en particulier, chez les Arabes du Moab. Ix jeux de balle, les mascarades et les luttes sont souvent employés pour obtenir un changement dans le temps ; il existe également des pratiques pour faire lever ou calmer le vent et pour faire cesser la pluie, mais il est inutile de dire qu'elles sont bien moins nombreuses que celles en usage pour faire tomber du ciel cette baraka.

Le professeur Westermarck ne s'est pas borné, on le voit, à une simple notation de faits très justement observés sur place. Il a, comme il se le propose dans son introduction recherché l'idée qu'ils cachent, s'ils ont une origine autochtone ou non,

\*. E. Westermarck, *CirtmmUa tmi Btliffs coHUêcttd viUh Africklurt, etrtain ialm ofIbt soUr yntrtht, wtalbtr fa Morocto*, p. j-4.

et, dans ce cas, retracé leur histoire autant qu'il est possible, tâche particulièrement ardue et délicate au Maroc où Berbères et Arabes, sans compter l'élément nègre, se sont compenêtres. Avec une grande prudence, il a tiré de ses observations des conclusions justes autant que mesurées, en attendant qu'une connaissance encore plus approfondie des populations berbères maghrébines et des Arabes et Berbères d'autres pays ait permis de formuler des hypothèses d'un caractère plus général qui, pour le moment, paraîtraient aventurées.

f. Aux.

Mélangea africaine et orientaux, par René BASSKT, doyen de la Faculté des Lettres d'Alger, correspondant de l'Institut, i vol. in-8, 390 pp., Paris, J. Maisonneuve et fils, 1915.

Les écrits des savants sont très souvent publiés au hasard des périodiques et revues et les travailleurs ne peuvent, la plupart du temps, retrouver ces documents indispensables à leurs études.

Pour aplanir cet obstacle, auteurs et éditeurs devraient réunir en volumes ces articles dispersés.

Les *Mlanges africains et orientaux*, ouvrage groupant quelques-uns des articles de M. René Basset publiés par lui de 1882 à 1907, répondent donc à un véritable besoin.

La personnalité de l'auteur, son grand renom, l'essor qu'il a imprimé à l'étude de l'histoire, de l'ethnographie, du folklore et de la linguistique des populations nord-africaines et musulmanes sont connus et nous dispensent d'indiquer plus longuement la source précieuse qu'offre ses « mélanges » pour les arabisants et les berbérisants. Il nous faudrait disposer de nombreuses pages de cette revue pour analyser, même brièvement, tous les articles de ce volume. Nous nous contenterons d'en indiquer les principaux.

Le premier chapitre « l'Algérie arabe » nous résume les invasions successives des conquérants arabes jusqu'à l'arrivée des Turcs. Cet aperçu historique fait partie de « l'Algérie et ses monuments », collection que le Gouvernement général de la colonie publia en 1900 à l'occasion de l'Exposition universelle. Il est difficile de retracer si rapidement et avec tant de clarté, une période d'environ sept siècles.

« Un prétendu chant arabe populaire » (ch. III), critique fine

et spirituelle, nous met en garde contre certaines « trouvailles » risquant d'induire un erreur sur le folklore algérien.

Par « les Tolbas d'autrefois » (chap. IV), nous sommes initiés à la vie des étudiants algériens dans les anciennes médénus.

(Chap. XI). Deux études, l'une sur « *l'Islam* » de M. de Castries, l'autre sur « le Mahométisme », de M. Cara de Vaux, et (chap. XII) une troisième étude sur « *deux philosophes arabes* » d'après M. Cara de Vaux, permettent à M. Basset d'indiquer certaines sources où les auteurs auraient pu utilement se documenter.

Le chap. XIII sur « la Reine de Saba », a propos d'un livre de MM. I-e Roux, sert de transition entre les études sur les peuples musulmans et celles des apocryphes éthiopiens (XIV et XVI), des littératures copte et syriaque (XVII et XVIII).

Le Maroc n'est pas oublié.

Au chapitre II remarquable et unique travail d'ensemble sur « la littérature populaire berbère et arabe dans le Maghreb et chez les Maures d'Espagne ». Nous trouvons de curieux détails sur les plaintes berbères qui fleurissent dans le Sous Marocain sous le nom de *lqist* (histoire) et les contes et chansons arabes du Maroc.

Dans les « Notes de voyage » (chap. V) nous remarquons une pittoresque et exacte description de Mclilla.

« Les Cheikhs du Maroc au XVI<sup>e</sup> siècle » (V *bis*), compte rendu bibliographique, est, en réalité, une véritable étude historique sur les Chorfas Saadiens, champions de la réaction islamique contre l'invasion portugaise et espagnole. En un résumé net et documenté, M. Basset nous montre la décadence des Mérinides ayant perdu toute autorité. Il nous précise ensuite les causes de l'influence des confréries religieuses préparant involontairement l'accès du pouvoir aux Chorfas Saadiens, dont la dynastie luttait victorieusement contre l'étranger et tint tête aux Turcs, maîtres de l'Algérie.

Nous ne saurions trop féliciter l'éminent savant du service qu'il a rendu à la science et à la littérature par la publication de son beau volume.

Souhaitons de voir bientôt ses autres articles, si nombreux encore, réunis en de nouveaux « mélanges africains et orientaux ».

NKHUL.

**Annuaire et Mémoire du Comité d'études historiques et identiques de l'Afrique occidentale française, i vol. 59 ?> Dakar, 1916.**

M. Clozel, gouverneur général de l'Afrique Occidentale française dont on connaît la longue et brillante carrière africaine, constitua en décembre **1915** le *Comité des  eludes historiques et scientifiques de l'Afrique Occidentale française*.

Cette création répondait à un véritable besoin. Ainsi, sous la direction du gouverneur général, président du Comité, on allait pouvoir coordonner les recherches et études scientifiques et historiques pour en centraliser les effets.

Malgré les difficultés inhérentes à un début, surtout pendant la crise actuelle, le Comité se mit résolument à l'oeuvre et vient de faire paraître son annuaire et mémoires de **1916** en un beau volume imprim e dans la colonie.

L'archéologie, l'histoire, l'ethnographie, le folklore, sont trait es avec une science qui fait le plus grand honneur aux auteurs des articles. Ce beau résultat fait bien augurer de l'avenir.

Une part importante, particulièrement documentée, a été réservée à l'ethnographie et au folklore.

Il y a là sur des populations qui ont  chang e tant de rapports avec celle du Maroc, des études permettant de faire certaines comparaisons fort instructives sur les m eurs, les coutumes et les usages sociaux.

M. P. Marty, l' rudite officier interprète, charg e des Affaires musulmanes au Gouvernement général de l'Afrique Occidentale française, nous montre la parfaite unité des pays maures de cette contrée. Ce mémoire est d'autant plus intéressant pour nous, que la Mauritanie, constituée en commissariat indépendant, a tendance à s'accroître vers le Maroc. De plus elle doit sa pacification aux brillantes opérations militaires du général Gouraud, aujourd'hui notre Résident.

La note de M. Delafosse, l'éminent administrateur en chef des colonies, sur les manuscrits arabes acquis en **1911** et **1913** par M. Bounel de Mézières dans la région du Toinbouctou-Oulata n'est pas sans intérêt pour les r uxocanisants. Nous y voyons sous le n o 1 des documents contenant des détails biographiques sur des écrivains de Fea et de Marrakech ; sous le n o 5 un livre de dévotions compos e vraisemblablement au Maroc ;

sous les nos 26 et 53 l'histoire des événements survenus dans les régions de Tombouctou et des Oulata pendant la domination marocaine.

M. Delafosse traite encore la « question de Ghana et la Mission Bonnel de Mézières ». Par sa documentation claire et précise il arrive à nous donner une idée exacte de cette importante question historique dont certains points n'avaient pu être encore élucidés.

Il nous aurait fallu une place moins mesurée pour donner le compte rendu que méritent les études de ce volume. Du moins avons-nous tenu à en signaler l'importance et les services qu'elles peuvent rendre aux arabisants, berbérissants et ethnographes du Maroc.

NBIII.II.